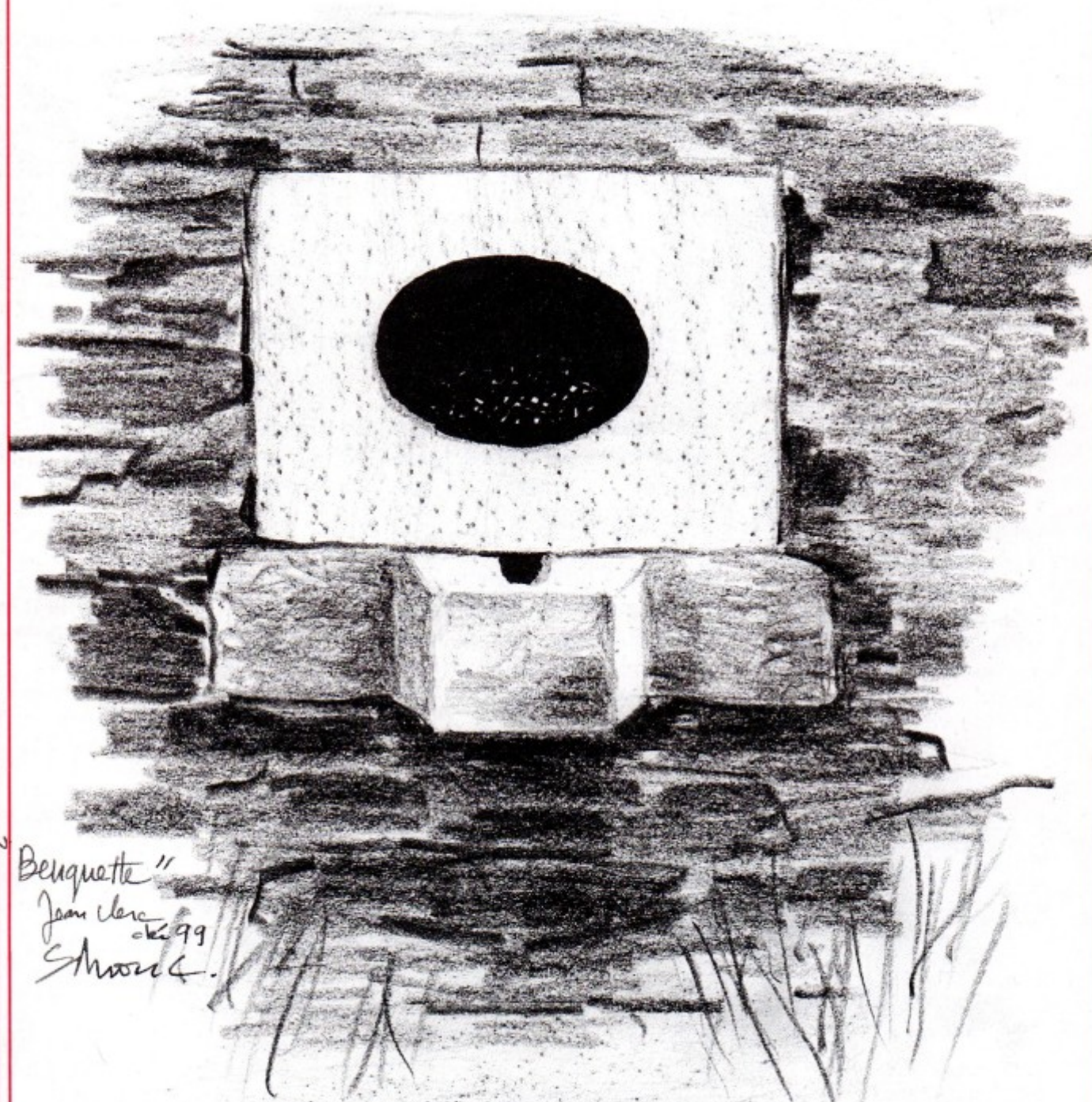


# TERRES ARDENNAISES

Revue d'histoire et de géographie locales



*Benquette "*  
*Jean clerc*  
*dec 99*  
*S. M. ...*

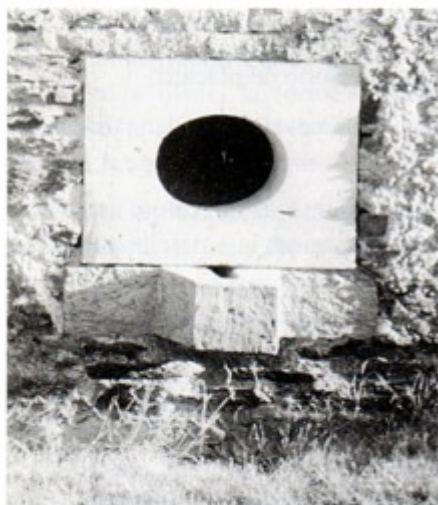
N° 69 - DECEMBRE 1999

Trimestriel

38 F



# Une *beuquette* c'est *yauque nem* ?



Le journal *L'Ardenais*, donne chaque jour – sauf le dimanche – un billet, souvent billet d'humeur, qui se range sous le vocable de “la *beuquette*”; celle-ci désignée comme instrument et symbole de l'observation vers notre petit monde<sup>1</sup>.

De quelle *beuquette* s'agit-il ?

C'est que les *beuquettes* peuvent être bien diverses, nous le verrons plus loin. Yanny Hureaux, le chroniqueur “*beuquettiste*” nous montre comme objet éponyme l'oculus qui éclaire l'évier plat de nos vieilles maisons : l'œil si évident aux façades.

Avant toute chose, attardons-nous sur le mot. A côté de la forme qui vient de nous retenir, nous trouvons : *bâquette*, *bawette*, *bôquette*, *boyette*. Haust donne *beûkète* comme “rare à Liège”, et Bruneau qui enquête au début du siècle ne recueille qu'une attestation de cette forme à Gernelle. Il note qu'à Gespunsart où se trouve la *beuquette* majeure – oserons-nous *beuquettissime* ? – on dit *bowette* alors que les gens de Neufmanil usent de *boyette* ; aujourd'hui, Jean-Pol Cordier retient *baouette*, *bawette* et *baquette*.

Dans nos lexiques, en face de noms qui désignent une petite ouverture dans le mur d'une maison (nous prenons la définition la plus neutre), nous trouvons des verbes rangés sous

le même étymon – latin populaire : *batare*, être ouvert – qui disent : regarder en se cachant : *beuquer*, *bâquer*, *bôquer*<sup>2</sup>.

aux Hautes-Rivières on *bâque* et on a des *bowettes* et... des *bâquettes* que l'on essaie – difficilement – de différencier. A Sedan, Lécaillon<sup>4</sup> qui

A Vrigne-aux-Bois, pour montrer qu'on sait causer patois, on débite cette petite ritournelle :

*èj passo*  
*i beuquo*  
*j'èrpasso*  
*i beuquo*  
*co* : encore

Les gens de *Vrin* ne sont pas les seuls à connaître cet usage, ils le partagent avec ceux qui conjuguent l'imparfait de l'indicatif en *o* et qui *beuquent* ; ceux qui conjuguent en *a* (Nouzon...) perdent la rime et l'allitération autour de *o*, *co*, sur lesquelles se fonde la scansion.

Au jeu de cache-cache, lorsque celui qui la colle ose un œil au-dessus de ses bras dans lesquels il devrait enfouir son visage : *i dèbeuque*. Ainsi, il va savoir où ses compagnons de jeu se sont cachés et il pourra les *décachê* plus aisément.

En un lieu donné, la concordance verbe/nom ne se rencontre guère, ainsi Nouzon *beuque* et a des *beuquettes*. L'est sedanais (Huart<sup>3</sup>) donne *bauquer* et *bauquette* ; mais

connaît la *baouette/bawette* se reprend à la rubrique *bauquer* et ajoute *bauquette*.

On imagine aisément que dans les villages où on *beuque*, on accepte à présent la forme *beuquette* qui court dans la proximité et dans la presse ; encore que les mots des autres soient perçus comme de mauvaises façons de dire : “on n'dit mie comme ça !”

Quid de l'objet ?



Oui, c'en est une...



### *Le glacis\*. La pierre à eau.*

C'est un évier plat, fait d'une dalle de calcaire\*\* dans laquelle on a creusé une cuvette rectangulaire de 5 à 6 centimètres de profondeur. La pierre prend strictement toute l'épaisseur du mur (60-70 centimètres) et laisse dépasser le bloc de la *goulette* - coulette percé largement, qui laisse s'écouler les eaux usées à l'extérieur vers une rigole qui va se perdre plus bas.

Le glacis se trouve ainsi dans une niche qu'on munit parfois de portes pour en faire une sorte de placard.

Si la maison avait une pompe, celle-ci était ancrée au mur intérieur, contre le glacis. On recevait l'eau dans un seau où l'on venait puiser avec *la casse* de cuivre ou une louche.

Au vrai, on ne faisait pas la vaisselle sur cette *pierre à eau* : elle n'est qu'à 60-70 centimètres du sol, ce qui est bien bas ; même quelqu'un de petite taille aurait dû y travailler cassé en deux. Les femmes faisaient la vaisselle sur une table, dans une bassine.

Par contre, on y plaçait le *bassin* pour la toilette : petit, émaillé. Chacun s'installait là pour se débarbouiller. Les hommes allaient au miroir accroché près de la fenêtre pour se raser.

Certes, on y rangeait la vaisselle sale quand on n'avait pas trouvé le temps de la laver, les portes se révélaient utiles pour la cacher.

On dit dans certains villages que les compagnies de jeunes qui aux soirs de mai ramassent les objets domestiques et aratoires oubliés devant les maisons, passaient un bâton par la *goulette* et fourrageaient pour bousculer et briser la vaisselle abandonnée sur le glacis par les ménagères. On dit que ces brimades de mai avaient une fonction de régulation sociale ; est-ce que les galopins venaient dire aux femmes qu'elles devaient faire la vaisselle même le soir ?

L'oculus qui est à peine au-dessus de la pierre, clos par une vitre fixe, apporte au *glacis* une juste lumière.

\* Cf. glacis (Robert) - architecture : pente donnée à la saillie d'une corniche, d'une cimaise pour l'écoulement des eaux. (De glacer au sens ancien de "glisser").

\*\* Ce n'est donc pas une pierre du pays. Il s'agissait de pierre de Givet, résistante, bien compacte, ou de pierre de Warcq (lias), quasi feuilletée et plus fragile (entretien avec M<sup>e</sup> J.-M. Schmittel).

D'abord l'oculus de l'évier que les gens de Hautes-Rivières et de La Neuville nomment si bien "*trou du glacis*". N'allons pas croire qu'il n'est de *beuquette*, *baquette*, *bawette*, etc., que sous cette forme d'œil-de-bœuf. Tous ces mots recouvrent la notion de petite ouverture. C'est peut-être Haust qui donne la définition la plus subtile : "petite baie (dans un mur, un toit, une porte) ; lucarne, judas, guichet."

La petite ouverture en bas de la porte de l'étable, par où les poules sortent et entrent, participe de cette catégorie. Les gens des Hautes-Rivières la désignent aussi bien comme *bowette des pouilles* que comme *trou des pouilles*. Les Wallons du pays de Bastogne (Francart<sup>5</sup>) hésitent aussi entre deux appellations semblables à celles-ci. Ils reprennent *bawette* pour "l'ouverture pratiquée sur le devant d'un poêle pour permettre le tirage d'air".

Plus pittoresque, le lexique namurois (Léonard<sup>6</sup>) range sous ce nom le fenestron du confessionnal, muni d'un croisillon serré par lequel tran-



L'trou des pouilles. La bowette des pouilles. La demi-porte est dans la meilleure position pour qu'on puisse beuquer.



sitent les péchés et l'absolution ; qui *beuque* là ?

Tout nous dit que Yanny Hureaux pour ses billets s'installe – symboliquement – derrière l'oculus qui est au-dessus de la pierre d'évier. A en juger par les photographies, sa *beuquette* est à ouverture ovale, la forme la plus courante ici, semble-t-il. Telle est donc la *beuquette* éponyme du billet.

Un article du *Pèlerin*<sup>7</sup> tout inspiré par le billettiste nous dit que la *beuquette* est "une lucarne par laquelle les Ardennaises surveillaient la rue du village tout en faisant leur vaisselle..." Il nous semble que le journaliste fait là du lyrisme et s'envole<sup>8</sup>.

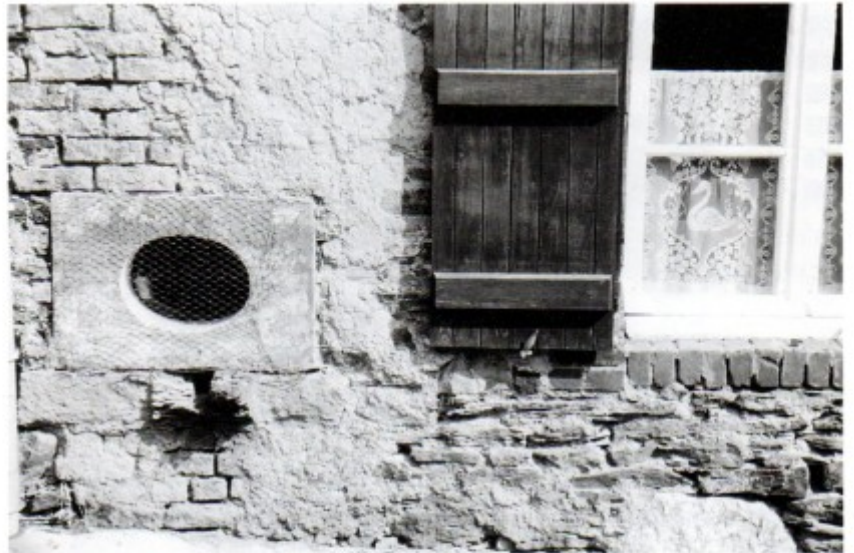
Comment aurait-on pu bien voir par ce malheureux orifice, étroit et situé fort bas, derrière la pierre d'évier, parfois au fond d'un placard ? En la circonstance, le champ aurait été plus limité encore par la bassine à vaisselle ; il devenait ainsi fort acrobatique de chercher à *beuquer* par là.

A la ménagère postée devant le glacis, la *beuquette* ne pouvait donner que des informations fragmentaires : un pied dans un sabot, le bas d'une *cotte*, le coin d'une *bannette*, la roue d'une brouette.

Il ne suffisait donc pas de *beuquer* par là pour répondre aux questions si importantes :

*Qu'est-ce qu'il est ? Qui est-ce ? D'où est-ce qu'il va ? Où va-t-il ? Quoiqu'il è dans ses bras ? Qu'est-ce qu'il porte ? Quoi qu'il fait ? Que fait-il ? Avè qu'est-ce qu'il est ? Avec qui est-il ?*

Il était plus confortable de se poster à la fenêtre toute proche : on y faisait



La *beuquette* est bien basse et la fenêtre est proche !



Pour prendre le ton de la *beuquette* : *quoi qu'vous iri oir pa un utiye pareil qui n'vous arrive min.me mie à la boudrûle.*

On voit bien la pierre du glacis.

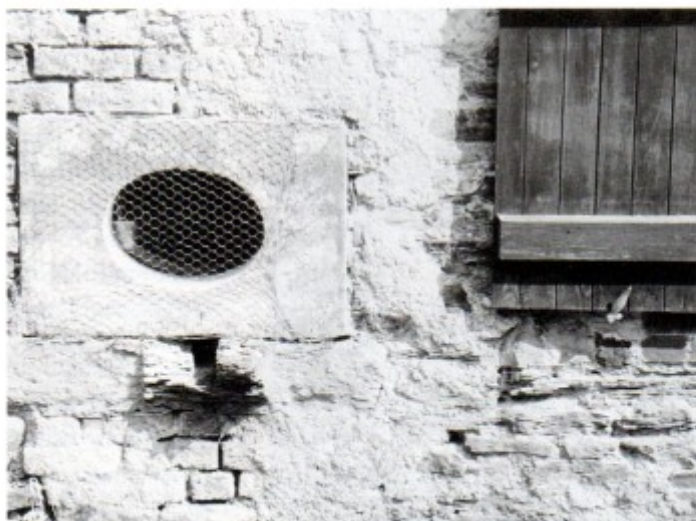
une récolte d'information tellement plus riche. On ne savait pas se retenir de soulever un *brise-bise* d'un doigt qui voulait être discret ; bien souvent le rideau n'était pas retombé ou tremblait encore au passage du quidam.

On pouvait aussi se faufiler dans l'*écurie* (étable) et jeter un regard profond sur le vaste monde par la demi-porte entrouverte. L'ombre préservait le secret de celle qui *beuqua*.

*Beuquer* n'était sans doute pas une pratique exclusivement féminine. Oserait-on imaginer que les garçons lorgnaient les filles au travers de cet œil ? Ils auraient dû se contenter d'un morceau de jambe, entre la cheville et le mollet, il est vrai que les jupes longues n'en laissaient pas voir davantage. Tout de même !... voilà bien de l'austérité et de la mesure pour des *torés*.

Quand on est devant le vaste monde, allez savoir qui *beuque* et qui *wéte* ; en plus de la gestuelle, il y a quelque disposition intérieure.

Charle Bruneau<sup>9</sup>, à propos de *wéte*, nous dit : "mot à mot : guetter ; le w germanique [cf le francique : wahtôn





(veiller à)] s'est maintenu sur toute l'étendue de la région ardennaise. On a ainsi *wape* à côté de guêpe et *wâfle* : gaufre."

Comme nous, toute la Wallonie *wéte* (Liège, Namur, Bastogne, Nivelles...).

On connaît aussi la forme renforcée *r'wéfi* que l'on emploie subtilement et encore quand l'euphonie le réclame : impératif *wéte* ou *i faut r'wéfi*.

Dialogue vigoureux dans des affrontements :

– *Quoi qu'tu m'er'wéte ?*  
– *Un chien r'wéte bin une andouille.*

Comme le français regarder, *wéfi* est très polyvalent :

*i wéte à tout* : il est avare ;  
rechercher : *wéfi après yauque* ;  
surveiller : *wéte au chat* ; *wéte au lait*.

faire attention : *wéte à tès pîs* (pieds) ; *faut wéfi d'où est-ce qu'on met les pîs* ; *gn'est du wéte à soi* : il faut faire très attention, matériellement, mais plutôt moralement pour les deux dernières façons.

Les Nouzonnais tenaient une assez jolie formule, bien rythmée, pour prévenir un enfant qu'il allait *tumer* : renverser du liquide en maniant trop vivement un récipient très plein :

*wéte à ti tu tumes !*

ou on dit encore ce morceau de chanson :

*on dit au frappeux, wéte à tes croyous.*

*Nom dè diu quoi qu'tu fous.*

(frappeux : aide du forgeron, celui qui frappe – fort – sur la pièce, *crayou* = *crayat* : crasse de forge.)

Pour ce qui est du regard, on pourrait retenir : *guider* - épier, guetter, surveiller (de l'ancien francique *wîtan*<sup>11</sup>), que Michel Tamine intègre dans son *Dictionnaire du français régional des Ardennes* ; et puis encore *déguignî* : défier du regard, dévisager en se moquant. Le vocabulaire troyen dit : "*dégeigner* : contrefaire quelqu'un en grimaçant". Le regard alors était comme une injure ; *déguignî* était souvent le fait des galopins.

Remettons-nous devant la beuquette. Rituellement, Yanny Hureaux termine son billet par le leitmotiv : *yauque nem*. Ceux qui écrivent ainsi une rubrique régulière aiment répéter



*i beuque, elle wéte.*



*L'une se montre pour wéte, l'autre se cache pour beuquer.* (Bartolomé E. Murillo, 1617-1682).



une sorte de court refrain qui signe leur propos.

C'est peut-être Alexandre Vialatte<sup>10</sup> qui le premier a introduit cet usage : pendant de longues années il a clos les chroniques hebdomadaires qu'il donnait au journal *La Montagne* de Clermont-Ferrand, par la phrase : "Et c'est ainsi qu'Allah est grand". De même Assouline a marqué longtemps son éditorial dans *Lire* d'un : "Et c'est ainsi que Rushdie est grand". Des chroniqueurs à la radio aiment reprendre avec insistance : "ce n'est pas pour me vanter...", "vous n'êtes pas sans savoir...", "heureux habitants du département de...".

Yanny Hureaux use là du patois. Il ne fait aucun doute que c'est parce que le français ne lui fournirait pas en la circonstance une forme aussi ramassée, aussi percutante. L'auteur met quelque coquetterie à nourrir son "papier" de mots patois. Les linguistes nous disent qu'un patois finissant devient souvent un discours d'humour.

Je ne vais pas discuter son lexique qui n'est pas toujours le mien. Je pense que, pour le patois, chacun croit en être suffisamment pourvu comme pour le "bon sens" de Descartes ; et puis Yanny Hureaux me répondra qu'il cause le patois des *Torés*.

### Les Torés.

Faut-il suivre le chroniqueur\* qui pense qu'on a donné aux hommes de Gespunsart le totem du taureau à cause d'une virilité remarquable ? Hors du commun ?

Il se pourrait plutôt qu'on ait cru remarquer chez eux une brutalité excessive comme chez le taureau qui fonce dans son pré. Les sobriquets, les blasons de villages sont toujours péjoratifs. *Toré* n'est pas plus flatteur pour ceux de Gespunsart que *crayats* (crasses...) pour les gens de Neufmanil, ou *forge a cul* pour les gamins de la Forge de Nouzon.

Le chemin de fer à voie étroite avait été nommé *toré*, *toré de Gespunsart* puisqu'il avait alors son terminus là-bas. Je ne sache pas qu'un train possède de quelque vertu sexuelle.

Gespunsart avait encore un autre blason (Ch. Bruneau) : *les bigâs* c'est-à-dire : ce qui coule du fumier, le purin.

\* Entretien de Yanny Hureaux à la télévision, octobre 1999.

*Yauque nèm.*

Les deux mots courent sur toute l'aire ardennaise.

Essayons d'aller y voir d'un peu plus près.

*Nèm.*

Charles Bruneau nous en donne une transcription très éclairante : "mot à mot *n'est mie*". *Mie* est ici particule de négation : ne ... *mie* : ne pas ; c'est le même mot que la mie du pain. Furetière donne déjà le mot comme vieillissant : "*s'employait autrefois pour une particule négative*" ; pourtant le Robert le loge encore dans ses rubriques : "vieux", certes. Nos patois en font un large usage : *i n'irait mie, i nè l'f'rait mie, on n'l'arait mie...*

De sorte que notre *nèm* – et ses variantes – est un peu l'équivalent du "n'est-il pas" des Anglais<sup>12</sup>. C'est le mot que l'on glissait en parlant à la fin des phrases comme un signal qui devait soutenir l'attention de l'auditeur. Les conférenciers connaissent le procédé ; mais en même temps ce *nèm* sollicitait l'acquiescement, l'adhésion aux idées qui venaient là. Martine Descusses<sup>13</sup> remarque : "*nèm* semble glisser vers le sens exclamatif, plutôt que vers l'interrogation du destinataire".

Lorsque j'étais petit garçon, quand ma mère m'avait *bin rapropilli*, notre

vieille voisine me disait son émerveillement : *tu-z-es moult biau anhui, nèmé mon fi*.

Charles Bruneau relève *nèm é* ; ma voisine usait aussi bien de *nèm* que de *nèmé* ; je crois qu'elle glissait l'un ou l'autre selon l'euphonie.

Yanny Hureaux a son *nèm*, selon le contenu du billet, nous demande de nous étonner, de nous indigner, d'adhérer à ses idées, d'admirer, dans le même élan que lui.

*Yauque.*

*Yauque* avant *nèm* a déjà dit tous les mouvements de pensée, d'émotion, de rancœur de l'auteur. C'est le contexte qui charge le mot de tous ces pouvoirs.

Par son imprécision même il peut se couler dans tant de discours et y prendre sens.

*Yauque*, au premier regard c'est : quelque chose, les faux patoisants osent parfois dire : quéqu'chose *yauque*. *Mais ça n'est mie du patois*.

*Yauque* c'est *yauque*, on ne craint pas un discours tautologique pour dire la force des choses.

Est-ce à cause de sa sonorité percutante – que j'aime transcrire par *yôk* – que le mot trouve tant d'usages ? Il n'est jamais explétif comme *nèm* peut l'être parfois. Au-delà de l'abondance des occurrences, *yauque* pourrait être un fort pivot du discours, nous le verrons plus loin.

Charles Bruneau trouve l'origine du mot dans le latin *aliquid* – quelque chose, nominatif de *aliquis*. Pour lui, "l'évolution phonétique régulière est *ôk*, on connaît cette forme" ; S'y est "adjoint un y (yod) épenthétique" d'où notre *yauque* que l'on relève dans la Belgique proche : Houdrémont, Nafraiture, jusqu'à Bouillon et dans les vallées de la Meuse et de la Semoy.

A un garçon du sud (de la France) qui allait faire un stage dans une grande entreprise ardennaise, je m'étais amusé à lui enseigner un seul mot patois : *yauque* pour la possibilité de l'utiliser dans des circonstances très variées ; pour faire cuistre, nous



dirons : à cause de la plasticité sémantique.

Tout de suite, il peut servir dans l'expression de la quantité : rareté, abondance...

*Un p'tit yauque dè pus* (plus).

*Un peu yauque.*

*Pas grand yauque.*

*Brament yauque* (bravement : beaucoup).

*Trobin yauque* : trop bien : idem.

L'existence des choses.

*Gnè co yauque.* Il en reste.

*Tu veux yauque ? Clôte.* Tu veux acheter quelque chose ? Fais des clous, travaille.

*Ois-tu yauque ?* Ce qu'on aurait dit à Sœur Anne.

Ou bien encore dans les mouvements de l'esprit et du corps.

*Gn'è co yauque* : tu es mécontent, fâché, boudeur.

*Il è yauque envers lui* : il a une maladie secrète.

*Il è co yauque* : il est encore malade.

*Il è toujours yauque* : il est toujours malade.

Et puis, foin des catégories, donnons les occurrences en vrac. Chacun cherchera ou s'amusera.

*Mets yauque à tes bras, à ta dos* : un peu l'équivalent de "mets une petite laine".

*Prends yauque* : prends un vêtement de secours.

*Je ne crois pas qu'is s'disons yauque* : ils sont brouillés.

*Ils s'erdisons yauque* : ils sont réconciliés.

*Faut faire yauque avè rin* : pénurie.

*Veux-tu yauque ?* : à celui qui travaille : veux-tu un outil ? à celui qui arrive : veux-tu manger, boire ?

*Là co yauque* : encore une embûche.

*Il è co yu yauque* : il est encore malade.

*Gnè yu yauque* : il y a eu une naissance.

*C'est yauque* : étonnement, indignation (voir la Beuquette).

*I n'sara faire grand yauque* : incapacité, maladresse.

*I n'sara pus faire grand yauque* : il est trop âgé... Yanny Hureaux aurait pu utiliser cette litote pour dire les défaillances de son héros.

*I n'li faut pas grand yauque* : un rien l'arrête.

*Il è yu yauque* : il a reçu un cadeau.

*T'arais yauque* : tu seras récompensé.

*J'leu f'rai yauque* : ce que disait la mère qui allait préparer un plat exceptionnel, etc.

P.S. : Qui n'a presque rien à voir avec ce qui précède :

Les amis du comité de lecture des *Terres Ardennaises* – notre petite république (démocratique) – me reprochaient de ne plus donner d'article depuis fort longtemps.

Ils allaient jusqu'à l'exhortation ou sarcasme (mesuré).

Je me suis dit : *faut qu'tu fais yauque ! et j'ai fait yauque, su yauque : La Beuquette c'est yauque nèm ?*

Jean CLERC.

#### Notes

- 1 On peut voir aussi les deux recueils anthologiques : *La Beuquette – Chroniques des Ardennes 1993-1996* et *1996-1997*. Ed. L'Ardennais. La nuée bleue. Lire le compte rendu de lecture de Robert Ceconello, TA n° 65.
- 2 Le F.E.W. précise : par le probable *batuccare*, le même étymon que celui des mots français bayer (aux cornelles) et béer.
- 3 HUART (D.), *Les patois de l'est-sedonais*. Coll. de l'Institut Charles Bruneau.
- 4 LÉCAILLON (Jean), *L'patois du S'dan*. 1964.
- 5 FRANCARD (Michel), *Dictionnaire des parlers wallons du pays de Bastogne*.
- 6 LEONARD (Lucien), *Lexique namurois*.
- 7 *Le Pèlerin* n° 6099 du 22 octobre 1999.
- 8 Ce n'est pas la première fois que l'on écrit que la beuquette de l'évier sert à beuquer : au temps du structuralisme une thèse rédigée par un Ardennais considérait les beuquettes des façades comme un signe du goût du secret des Ardennais. Pour faire court, disons que l'auteur insérait dans une "structure" : secret, endogamie familiale et beuquette ; celle-ci était montrée comme l'instrument du regard secret, dans une sorte de rituel d'un "voyeurisme" social. Par quelle aberration s'entêterait-on à regarder au travers de cette ouverture si basse ? Elle réclamerait de se casser en deux, d'une façon bien inconfortable et plutôt ridicule. ROGER (François), *Méfiance sociale et stratégie du mariage dans les Ardennes*. Mémoire de maîtrise. Université de Lille 1978. Lire le compte rendu de lecture de M<sup>r</sup> J.-M. Schmittel dans le n° 14, année 1979 de la Revue historique.
- 9 BRUNEAU (Charles), *Etude phonétique des patois d'Ardennes et Les patois d'Ardenne* (2 tomes).
- 10 VIALATTE (Alexandre), *Et c'est ainsi qu'Allah est grand*. Presses Pocket Julliard, 1979.
- 11 TAMINE (Michel), *Dictionnaire du français régional des Ardennes*.
- 12 N'est-il pas : *Astérix et Obélix s'en amusent dans Astérix chez les Bretons*.
- 13 DESCUSSES (Martine), *Le patois ardennais de Gespunsart*. SELAF. 1986.

LIBRAIRIE d'ARDENNE

56 place Ducale 08000 Charleville-Mézières Tél. 03 24 33 31 11

Personnels de l'Education Nationale,  
de la Recherche, de la Culture,  
**VOTRE BANQUE**



4, boulevard Gambetta  
08000 Charleville-Mézières  
Tél. 03 24 59 97 97



**Banque Populaire du Nord**  
28, rue de Mantoue  
30, cours Briand  
08000 Charleville-Mézières  
35, avenue Gambetta  
08300 Rethel  
6, place Goulden  
08200 Sedan